
CHAPITRE X.

Retour à Bogota. — Puente-Réal. — Mines de cuivre de Moniquira. — Chiquinquirá. — Mines de sel de Zipaquirá.

APRÈS être resté cinq jours dans la capitale du Socorro, je me mis en route pour revenir à Bogota. Je traversai de bonne heure le joli village de Las-Palmas. Après avoir suivi de loin la chaîne élevée d'Opon, où l'on distingue un grand nombre d'habitations, nous eûmes à passer un pont, où l'on paie un droit de péage (3 sous); j'en fus exempté par la supercherie obligeante d'un habitant qui voyageait avec moi, et qui, à mon insu, m'avait fait passer pour un officier de la république; à ce titre on ne donne rien : un tel abus est peu propre à encourager des entreprises utiles. Les ponts dans la province du Socorro sont d'une construction fort simple; pour les conserver, on les couvre d'un toit en tuiles.

J'entrai dans la soirée à Guadalupe. Ce village est situé sur un plateau déjà élevé, puisque le thermomètre n'y marque plus que 15°. Ce changement est dû aussi en grande partie aux orages qui désolent à chaque instant ce pays; l'air est plus vif, l'on ne voit plus de goîtres.

Le lendemain nous descendîmes sur les bords malsains du Suarez; le thermomètre y marquait, comme dans le Socorro, 20°. Les eaux du Suarez sont fort dangereuses. Quand on s'y baigne on gagne la fièvre. Ce que me disaient les canotiers de la pirogue me parut fondé, quand je me sentis tout-à-coup mal à mon aise au milieu de cette contrée malsaine où l'air est chargé de miasmes putrides et d'insectes. Je me hâtai de m'en éloigner : à mesure que je remontai vers des lieux plus frais, la gêne que j'éprouvais se dissipa; j'étais tout-à-fait bien en arrivant à San-Bendito (14° R.). Ce village est entièrement bâti avec les fossiles d'ammonites dont les montagnes voisines sont remplies. Dans un hameau voisin, qu'on nomme le Guadéra, on a découvert une mine de plomb.

Je continuai, en sortant de ce village, à par-

courir des lieux plus élevés, et remplis également de fossiles; mais comme ces montagnes sont toutes composées de schistes, le chemin à la suite des pluies était devenu presque impraticable. Ce banc de fossiles, qui commence entre Guadalupe et San-Bendito, se prolonge jusqu'à Moniquira. On en retrouve quelques couches éparses dans la province de Tunja. Elles suivent l'arc que décrit la chaîne d'Opon, depuis le 76^e jusqu'au 77^e degré de longitude occidentale.

Nous couchâmes à Puente-Réal, aujourd'hui Puente-Nacional. Ce village est à présent en ruine. Autrefois on y fabriquait des étoffes aussi estimées dans le pays par l'éclat des couleurs, que celles que l'on fait dans le Cucuy; tous les ouvriers ont disparu, et les fabriques n'existent plus. Puente-Réal expédie encore quelques produits sur la Magdalena par Velez, la première ville que les Espagnols aient fondée dans la Nouvelle-Grenade. Autrefois on communiquait avec le fleuve par le chemin de Curare, où l'on avait découvert une mine d'or fort riche; on l'appelle la Corcobada. On a

depuis renoncé à cette route à cause des maladies épidémiques qui enlevaient la plupart des voyageurs.

A Puente-Réal finit la frontière politique de la province du Socorro. Tracée par la nature, elle a été judicieusement placée dans cette ville par le gouvernement. En effet, cet évasement de la Cordillère, qui forme la province du Socorro, dont la pente se dirige depuis Moniquira jusqu'à San-Gil, se rétrécit ici, et l'on se retrouve dans les montagnes que jusqu'alors on voyait se prolonger comme des murs à droite et à gauche, à l'est sous le nom de Sérinsa, à l'ouest sous celui d'Opon. L'influence des vents pluvieux du nord-est commence à diminuer à Puente-Réal. Un peu plus haut, ils amènent les beaux jours.

La vallée du Socorro doit être riche en métaux; on ne croit pas qu'il y ait beaucoup d'or; les bancs de schiste dont elle est pavée renferment du fer et du cuivre en grande quantité.

Je quittai la grande route de Puente-Réal à Bogota, pour prendre celle de Moniquira; elle se dirige dans le sud-sud-est. Je commençai, en

conséquence, à parcourir les vallées dont la partie haute de la Cordillère est entre-coupée : les chemins étaient affreux ; car, la pente des montagnes que je gravissais étant précisément le terme où frappent les nuées du nord-ouest, et où elles crèvent avec fracas, tout ce pays n'est qu'un marais profond où l'on enfonce à chaque pas. Le sol n'en est que plus fertile, et les habitans cultivent la terre avec assez de soin ; mais à quoi sert tant d'abondance sans débouchés, sans moyens de commerce ? tous les champs sont couverts d'un luxe végétal admirable, pendant que les cabanes du peuple offrent l'aspect de la misère. Ce spectacle frappe davantage lorsqu'on vient du Socorro, dont les habitans sont plus riches et plus heureux. On voit surtout beaucoup plus d'Indiens, comme si ce peuple se fût réservé les lieux où l'intempérie des saisons mettait une barrière entre lui et ses maîtres.

On aperçoit Moniquira de fort loin ; un palmier s'élève solitairement au milieu de cette ville ; c'est un signal qui l'a fait reconnaître à une très-grande distance. J'y entrai presque au même moment qu'un homme qui conduisait

deux enfans les mains liées derrière le dos. Dès qu'ils me virent ils se jetèrent à mes genoux; je leur donnai quelque argent, ils le reçurent avec surprise; car, comme ils m'avaient pris pour un officier de la république, ils n'attendaient même pas un salut. Malgré leur teint hâve et jaune qui indiquait de longs jeûnes et de grandes fatigues, ils remirent mon aumône à leur mère, qui les suivait en fondant en larmes.

La physionomie de leur conducteur avait une grande dureté; son langage était encore plus barbare. Je me rappelai involontairement, en l'entendant, ces marchands d'esclaves que j'avais vus sur les routes d'Afrique, et qui chassent devant eux des troupeaux de victimes. On demanda devant moi au recruteur, pourquoi il avait amené des soldats aussi délicats : « Ce n'est pas ma faute, répondit-il, je n'ai pas trouvé *autre chose* dans Santa-Anna; tout le monde s'était enfui à mon arrivée. »

Ce n'était pas le seul spectacle affligeant que présentait Moniquira. Les cachots étaient remplis de conscrits qu'on avait enlevés de la même manière à leurs familles. Les portes de la pri-

son étaient assaillies d'une foule de femmes, mères, épouses ou sœurs de ces prisonniers, qui leur faisaient passer tout ce qu'elles pouvaient se procurer en sollicitant la pitié des habitans de Moniquira.

Sorti le lendemain matin de ce village malheureux, je dirigeai mes pas vers la mine de cuivre, au risque de disparaître dans les marais profonds qui encombrant tous les chemins. A mesure que nous approchions de la mine, nous remarquions que la plupart des roches quartzeuses; dont le pays est rempli, étaient couvertes d'oxide de cuivre. Enfin, nous atteignîmes la mine : tout ici était sec, il ne pleuvait plus, nous étions dans une autre région. Domingo Corredor, le propriétaire de la mine, eut la complaisance de m'y conduire; nous y descendîmes au moyen de quelques morceaux de bois échelonnés. Elle est située sur le bord d'une rivière; la tranchée qu'on a ouverte est profonde, et l'on n'y travaille qu'à la lueur des chandelles. Il n'y a que trois mineurs; aussi estime-t-on que la mine ne peut pas rendre plus

de deux cents arrobes (cinquante quintaux) de cuivre (1) en dix-huit mois.

Cette mine a été achetée quatorze mille piastres; très-probablement elle pourrait donner d'immenses profits si on l'exploitait par des procédés moins grossiers. Dans l'état où elle se trouve, elle fournit cependant à la consommation des provinces environnantes.

En sortant de cette mine, on passe le Moniquira, où l'on prend beaucoup de loutres; on traverse l'Ecce-Homo, village tout dépeuplé; puis Suta, qui possède beaucoup de terres nitreuses. La vallée de Suta est fort agréable, la verdure y est brillante, et la température plus douce que dans le reste de la province de Tunja; elle est bornée au sud par une fort haute montagne où l'on a planté une multitude de petites croix; c'est le chemin que suivent les pèlerins pour aller à Chiquinquirá; nous en rencontrâmes plusieurs: leur joie bruyante, leurs chants, leurs éclats de rire montraient que ce pèlerinage

(1) On le paie 20 réaux (13 fr.) l'arrobe (25 liv.). L'argent qu'a coûté cette mine de cuivre ne rapporté que trois pour cent. Au Chili on paie le cuivre 65 fr. le quintal.

n'a rien d'austère, et que c'est au contraire un moyen de se divertir.

Je ne pus entrer que le 12 à la Notre-Dame de Lorette de la Colombia. L'église de Chiquinquirá est bâtie sur un plan régulier; l'intérieur en est fort simple; je m'étais imaginé que j'y verrais entassés les trésors des rois et des peuples; je n'y trouvai que quelques lames d'argent qui recouvrent l'autel; il était garni de fleurs, et des cassolettes exhalaient des parfums qui embaumaient toute l'église. L'image de la Vierge est placée derrière deux rideaux de soie brochés d'or.

Un sacristain me les ouvrit en tremblant, et je vis bien à mon aise l'image sacrée; c'est une toile peinte où l'on a, sans talent, représenté une femme debout; on voit à ses côtés saint Antoine et saint André. L'image que l'on montre aujourd'hui est neuve; par un miracle tout divin, on l'a trouvée à la place d'une autre peinture qui commençait à tomber en lambeaux.

Aumônes, offrandes, dons, tout arrive en abondance, depuis décembre jusqu'en avril,

dans la caisse des dominicains chargés de ce précieux dépôt. De nombreux ex-voto ne pendent pas, comme dans nos églises, à la voûte du temple; de riches étoffes n'encombrent pas, comme à la Mecque, le sanctuaire; les offrandes se renferment dans des coffres, qui doivent se remplir en bien peu de temps, puisqu'il ne se dit pas de messe au-dessous de six piastres, et que les habitans riches qui accourent de Popayan et de Giron pour remercier la Vierge de la guérison d'un fils, donnent quelquefois plus de cent piastres.

Les pontifes de ce temple mènent une vie fort heureuse dans le couvent qu'ils ont bâti tout près de l'église; ils sont douze ou quatorze à la fois; on les remplace par semestre. Ils ne sont pas oisifs pourtant au milieu de tant de richesses; l'administration des fonds que la piété verse dans leurs mains exige beaucoup de soins: on les emploie avec sagesse; on en destine une partie à agrandir le couvent et à décorer l'église, et surtout à étendre les revenus déjà considérables de trois fermes qui appartiennent à la Vierge de Chiquinquira.

L'attachement que les dominicains montrent pour cette précieuse relique est donc bien naturel, et on ne peut les blâmer d'avoir refusé les offres que le clergé séculier de Bogota leur a faites de l'affermir pour quarante mille piastres.

Cervière, officier français au service de la Colombie, crut que, s'il s'emparait de cette image sacrée, tous les peuples viendraient l'adorer dans le lieu où il la placerait, et que, nouveau pontife, il recueillerait ainsi les offrandes que l'on apporterait; il se trompa, on eut en horreur le profane, et l'on ne vint pas. Cervière fut mis en déroute à quelque distance de Bogota, où il s'était retiré, et songeant plus à s'échapper qu'à sauver ce nouveau labarum, il l'abandonna à Caquésa; les dominicains désolés allèrent l'y chercher, et le rapportèrent en grande pompe à Chiquinquirá, où l'on a continué depuis à venir en pèlerinage.

Quelque temps après, Cervière fut assassiné par ses propres officiers pour avoir voulu les soumettre aux rigueurs de la discipline européenne. Cette mort violente fut considérée par le

peuple comme le châtimeut du sacrilège qu'il avait commis.

En sortant de Chiquinquira je traversai plusieurs belles fermes; puis Suta, situé au milieu d'une plaine qui finit au paramo de Noa, et qui n'est séparé de Chiquinquira que par une colline peu élevée; j'arrivai ensuite à Funèque : il y a dans le nord-est un lac du même nom. On rencontre peu de temps après Ubaté; c'est un village d'une propreté rare dans ces contrées; le maître d'école y a pris pour son enseigne toutes les lettres de l'alphabet. Enfin on va coucher ordinairement à Suta-Pélado (pelé); on le distingue ainsi de l'autre Suta, à cause du hâle qui brûle les moissons et ruine le laboureur; ce qui arrive ordinairement à l'époque où soufflent les vents d'est, qui, sortis des sommets neigeux du Cucuy, passent par-dessus la province de Tunja, qui est beaucoup plus basse que Suta-Pélado. Lorsqu'on la contemple de ce village, elle semble une plaine immense dont les paramos de l'est terminent l'horizon; cependant elle est fort montueuse.

Après Suta-Pélado on trouve la venta del

Alto de la Cruz; on passe ensuite le Bokeron de Tauza, ouverture pratiquée par la nature au milieu des montagnes de Tauza : on exploite dans les environs une mine de sel. Nous souffrions beaucoup du froid en traversant le paramo de Tauza, mais j'oubliai bien vite mes peines en revoÿant la belle plaine de Bogota se prolonger devant moi à perte de vue. Je me hâtai d'y descendre, je fus bientôt à Zipaquira; c'était jour de marché, un concours infini animait la route et les rues. De tous côtés des tables sur lesquelles on avait placé une nappe et du pain servaient d'enseigne aux hôtelleries, et invitaient les passans à entrer : le trafic était extrêmement animé; on se fût imaginé être dans la capitale d'un empire; on n'était pourtant que dans un village, plus riche, par la possession de la mine de sel qu'on exploite dans les environs, que le Choco au milieu des trésors dont il est rempli.

Je ne restai qu'une nuit à Zipaquira, et le lendemain je traversai Gaëtan; je me trouvai après dans les bois de pommiers au milieu desquels les Indiens de Chia ont construit leurs

maisons. De là je me rendis sur les bords du Bogota, que je passai en balsa, ou radeau; en sortant de cet endroit j'atteignis le Pantanal; c'est un marais profond dans la saison pluvieuse: ce ne fut pas sans peine que nous parcourûmes le chemin qui s'y trouve, et qui conduit à Bogota. Il faisait déjà nuit lorsque j'entrai dans cette ville, après un mois d'absence.

J'employai celui que j'y passai encore à recueillir tout ce qui me parut propre à donner une idée de la capitale de la république de Colombie; ce sera l'objet du chapitre suivant.
